Paradoxe

Tukula Da Silva

FICHE TECHNIQUE | © tukuladasilva 2026

Titre :
Paradoxe

Auteur : Tukula Da Silva

Éditeur : Tukula Da Silva

Couverture & artwork : Tukula Da Silva & Ninoh Da Silva

Pagination : Tukula Da Silva

Révision : Digital

Édition :
1re édition — octobre de 2026

Tirage : 500 exemplaires

ISBN :
978-989-34-0463-8

Impression : Mwangole

Contact : contact@tukuladasilva.com

Instagram : @paradoxe.tukula & @tukula_da_silva

Tous droits réservés. Toute reproduction de cet ouvrage par quelque moyen que ce soit — photocopie, impression offset, photographie, numérisation, entre autres — est interdite sans l'autorisation préalable et écrite de l'éditeur ou de l'auteur. Cette interdiction s'étend au contenu paginé, à la mise en page et à la conception de la couverture. Toute violation de ces règles est passible de poursuites judiciaires.
Le contenu de la présente œuvre relève de l'entière responsabilité de l'auteur.

© Tukula Da Silva 2026

Pour mon père Mário Rui Silva, et pour ma tante Lita.
À ceux qui sont partis trop tôt...
Pour mon fils, Salvador Kyene.

Prologue

Dans l'arène du court, Mathéo est chez lui. Un terrain pour adultes qui s'affrontent comme des gladiateurs modernes. Dix-neuf ans, et déjà le début d'une carrière professionnelle. Toute une vie de discipline animale l'a mené à cet instant.

En tribune, sa famille est là.

Lunettes noires sur le nez, comme toujours lorsqu'ils apparaissent ensemble. *« La famille Stevie Wonder »*, plaisantent certains, sur un ton mi-tendre, mi-moqueur. Derrière ces verres opaques, un autre match se joue. Poker silencieux : gestes calculés, silences prolongés, infimes mouvements de tête.

Comme lors de ces repas où un mot de trop peut renverser la table, chacun cache ses cartes, tout en laissant filtrer, malgré lui, une émotion furtive.

De là-haut, les gradins semblent mener leur propre partie. En bas, Mathéo ne voit qu'un filet et une ligne blanche. Il fait rebondir la balle, marque le rythme. Sa bouche est sèche, ses doigts picotent sur le grip.

Il respire profondément, chasse les pensées parasites, imite la neutralité parfaite de son père. Dans sa poitrine, le cœur cogne, lourd, comme lorsqu'enfant il guettait leur ombre au bord du court.

Il sait que cette famille ne tient pas qu'à l'amour : elle tient aussi à l'orgueil, aux non-dits, aux victoires. Ici comme là-bas, il suffit d'un rien pour basculer. Une balle sur le filet.

Un instant suspendu.

Il aime cette famille complexe, excessive, secrète. Mais il sait aussi qu'une victoire ici peut resserrer les liens… ou faire éclater ce qui tient encore. Aujourd'hui, il joue autant pour le match que pour eux.

Un dernier rebond. Il fixe la ligne, cible précise. *« Vise le T »,* se dit-il. Comme on vise juste au milieu d'une phrase pour rompre un silence qui pèse.

Le service part, tendu, puissant. La balle fend l'air, monte, puis descend vers le T. Dans les gradins, derrière les lunettes noires, trois corps se figent.

Ce point, Mathéo le sait, décidera de bien plus qu'un set : il est peut-être la dernière trajectoire où ils avancent encore ensemble. Car certaines balles, comme certaines histoires, ne connaissent pas de retour.

T., Becks, les jumeaux — tous liés par des fils invisibles. Il est temps de découvrir ce qui les a emmenés là.

PREMIÈRE PARTIE

Eux

Dans cette chambre d'hôtel, impersonnelle et luxueuse, perchée au-dessus de l'indifférence urbaine, T. et S. s'accordent un instant d'isolement volontaire. Leur nudité, à la fois désinhibée et fragile, se reflète dans l'imposant miroir fixé au mur, face au lit.

— J'aime être nu avec toi, S. Tu es irrésistible, à croquer.

— Donne-moi ta bouche, T.

Murmurée, la demande flotte un instant avant qu'il n'effleure ses lèvres du bout des doigts, pour les capturer ensuite dans un baiser fiévreux. Ensemble, ils fixent la réalité brute : deux corps nus, unis dans la même harmonie. Un rire commun jaillit, marquant une trêve dans leur quête incessante de sens dans un monde aberrant.

Alors qu'il s'unit à elle, le temps, ici, semble se distordre, s'éloignant de la frénésie du dehors. Les valises, étendards de leur transience, gisent dans un déballage ordonné. Les téléphones, symboles de la connectivité oppressive, demeurent silencieux, ignorés.

La vue depuis leur retraite transforme la ville en une maquette dénuée de sens, où les voitures, réduites à de simples jouets, se

déplacent de manière presque comique. La nuit, l'horizon s'embellit d'un spectacle de lumières. Un ballet lumineux de phares presque surréaliste, une mise en scène dépourvue de toute signification profonde : un va-et-vient constant d'éclairage blanc et rouge.

Dans cette bulle, chaque commodité – du lit *king-size* à la télévision connectée – apaise temporairement leur ennui existentiel. Même le choix entre *room service* et *rooftop* devient un dilemme futile, sans conséquence réelle.

Une simple quête de gratification immédiate.

Dans leur tour d'ivoire, T. et S. s'affrontent en silence, prisonniers d'une existence aux contours flous.

Parfois, ils n'ont plus besoin de mots. Juste des regards, des gestes infimes, une chorégraphie instinctive dictée par une règle qu'ils ne formulent pas. Front contre front, ils se tiennent là, immobiles, respirations mêlées, saccadées, comme pour s'assurer qu'ils existent encore.

Pour T., c'est la quintessence du bonheur. Aujourd'hui n'a pas d'importance, et demain semble exclu de leurs pensées.

Après la chaleur unique et absurde de l'étreinte, S. se tient là, collée à lui alors qu'elle vient de revêtir un pyjama noir, offrant sa présence à ses yeux avides. Il la contemple, la scrute, la déshabille du regard. Un ravissement.

Par sa seule présence, S. fait imploser la vie de T. Elle transforme son quotidien en une symphonie de joie et de rires. Les mains de T., comme celles d'Edward aux mains d'argent, la touchent avec une délicatesse presque irréelle. Lorsqu'elles effleurent S., c'est comme si la

réalité se métamorphosait. Le sourire enfoui de T. se ranime en sa présence, délivrant une sensation de liberté retrouvée. Au lieu de rugir de rage, il éclate de rire ; au lieu de verser des larmes, il esquisse un sourire. Plutôt que de s'irriter, il s'éveille aux autres, au temps, à la beauté du quotidien.

T. prend conscience de la richesse du présent, de la valeur de la vie alors que d'autres ont déjà disparu trop tôt. Leur lien éclaire chaque instant, donnant à leur vie commune une intensité qu'ils n'avaient jamais connue. C'est dans ce mélange d'émotions, de rires et de découvertes que T. trouve une sorte d'extase, une révélation de l'éclat de la vie.

Excité par tant de sensations, il enveloppe S. de son corps en se pressant contre son dos. Ses avant-bras se contractent pour la garder contre lui. Son cœur cogne contre ses omoplates. Sa barbe effleure la chute de son cou, déclenchant un frisson qu'il devine remonter à sa nuque.

Elle lui chuchote à l'oreille :

— J'adore sentir ta barbe, ça picote, c'est délicieux.

Il prend ses mains, entrelace délicatement ses doigts avec les siens. Son torse se presse contre son dos, ses jambes s'enchevêtrent aux siennes. Ils ne font plus qu'un, une fusion parfaite, conscients que tout peut s'arrêter à n'importe quel moment, dans quelques jours, quelques mois ou même quelques heures. Une impression éphémère, irréelle, qui rend l'instant encore plus exquis.

Ces mots s'échappent de sa bouche dans un murmure.

— T., serre-moi fort contre toi.

Il pose sa main gauche sur la courbe de l'un de ses seins. Il sent son souffle s'accélérer. La chevelure bouclée de S. forme un désordre envoûtant autour de son visage, représentation parfaite du chaos

intérieur de T. Il y a une beauté tragique dans cette confusion… Une beauté qui reflète la nature chaotique de leur relation.

Ensemble, ils forment une unité discordante. Leur étreinte n'est pas un acte d'amour mais un langage secret, tissé de peau et de silence, qui dit leur solitude mieux que les mots. Dans cette tension muette, S. glisse ses hanches sur le genou de T., comme pour repousser le spectre de la séparation, mêlant instinct et calcul.

Dans cet élan de romantisme, l'apocalypse, sourde et insidieuse, s'insinue en silence.

T. la sent affleurer. Vicieuse, sombre, déchaînée. Il devine que cette peau si douce deviendra ronce. Mais l'adrénaline est trop forte. Elle prend possession de chaque cellule jusqu'à envahir sa conscience.

Il est fini. Il le sait.

Plus de contrôle, plus de limites. Il sait que ce vertige emportera tout sur son passage, telle une vague scélérate.

S. se dégage de l'étreinte. Elle contemple sa silhouette sous tous les angles, lèvres entrouvertes comme pour dire autre chose. Mais rien ne vient.

— Je vais me doucher, viens avec moi. Ensuite, j'aimerais marcher un peu, me promener en ville à tes côtés, et que tu me serres dans tes bras.

T. accepte l'invitation sans hésiter.

Prêt à offrir son cœur à la douleur, à la souffrance, au jeu des sentiments, il se sait consentant. Comme dans une pratique BDSM, il invente — ou non — un mot de sécurité, unique échappatoire. Mais le voulait-il vraiment ? Emportés par le plaisir, ils deviennent analphabètes, incapables de se rappeler le sens même de ce mot.

Depuis le début, la puissance hypnotique de leur rencontre, impromptue, l'a happé, sans qu'il comprenne ni pourquoi ni comment. Il s'efforce d'en dissimuler les conséquences inévitables, plaidant la folie et l'ignorance, comme une parade parfaite pour conserver un semblant de raison. S. lui offre, l'espace de quelques instants, la possibilité inouïe, rare et précieuse de vivre intensément : une expérience improbable, extraordinaire, enivrante.

T. sent qu'avec S., sa face cachée ne sera plus un handicap. Toute sa vie, il a lutté contre cette part d'ombre, poli cette facette sombre pour se conformer aux autres. S., avec sa sensualité exacerbée, l'entraîne vers elle. Attiré comme un métal vers un aimant, il avance vers elle sans pouvoir résister. Un caillou glissant inexorablement vers le précipice.

« Dans le présent immédiat, se dit-il : toi et moi. Ici et maintenant. »

T. s'accorde cette illusion de liberté. Sans savoir encore que son cœur sera bientôt pris en étau.

T. goûte chaque parcelle de sa peau. Avidement. Comme un dépendant au crack.

Cet instant est un oiseau migrateur : il ne reviendra peut-être jamais.

Il le retient du regard, le saisit par la peau, en capte la chaleur comme on emmagasine la lumière avant la nuit.

L'étreinte reste une énigme. Mais il est frappé par cette harmonie, cette partition sans fausse note.

Leur union est vouée à s'éteindre. Ils le savent.

Cette faille rend le bonheur plus vif, plus rare, comme l'air pur des cimes.

C'est ironique. Douloureux. Un condensé de la vie : absurde, éphémère, splendide. Avec S., l'incohérence se fait grâce. Leur intimité devient un tableau vivant, un plaisir pour les yeux.

Pour T., S. est un chaos magnétique, l'annonce d'une tempête. Il avance vers elle comme on marche vers l'orage, décidé à défier l'avenir, quel qu'il soit.

Il s'abandonne au sommeil dans l'étau doux des bras de S., dérivant au rythme sourd d'une mer invisible, comme si l'Atlantique tout entier grondait sous sa peau.

Il ne calcule rien. Il a juste besoin de se reposer et de savourer le goût de ses lèvres. Ils sont beaux. Seuls au monde dans cette chambre d'hôtel, anonymes parmi les anonymes.

Enveloppée dans un amas de coussins, S. a déjà fermé les yeux.

S. serre la main de T. avec force, puis la retient, comme si elle hésitait à la relâcher.

Elle la pose enfin sur son ventre plat, sans un mot.

Le silence se densifie, comme si la ville elle-même retenait son souffle. Puis, sans prévenir, les premières notes d'*I Want Your Love* s'invitent dans son esprit.

Les cuivres dialoguent avec des lignes de basse profondes, tranchées par des riffs de guitare nerveux. Les cordes sifflent à l'unisson, tissant un échange vibrant, presque charnel. Ce morceau, c'est la vie : ça swingue, ça balance, ça donne envie de danser. Apaisé par cette pulsation, T. soupire, se laisse porter… et s'endort.

Vie

La nuit fut douce, presque irréelle. Le matin, pourtant, ne prend pas de gants.

Un écran s'allume, une notification. Une voix familière — celle de son neveu — lui annonce ce que le sommeil avait suspendu.

— Tu sais, Heng est mort.

Il relit le message. Deux fois. Trois fois. Heng. Son chiropracteur. Le seul qui savait remettre d'aplomb à la fois son dos et ses pensées. Le monde ne pardonne rien.

T. le rappelle, prenant soin de ne pas réveiller S.

— Quoi ?! Ce n'est pas possible, il n'avait même pas 45 ans.

— Je sais… Une crise cardiaque, au bureau. Les secours n'ont pas réussi à le réanimer.

T. n'en revient pas. Leur chiropracteur. Un être extraordinaire, empreint de bienveillance.

Celui qui l'avait tiré de tant de problèmes physiques… et mentaux.

Il venait de rejoindre l'autre monde. Celui dont on ne revient pas.

Heng disait toujours que la planète n'avait pas besoin de plus d'agitation, mais de plus d'attention. Il repense à cette phrase en observant ce qui nous entoure depuis quelques années.

Perdre Heng, c'était perdre un repère dans un univers déjà trop instable. Il lui avait appris que se tenir droit n'était pas qu'un alignement de vertèbres : c'était aussi affronter les secousses de l'existence sans se laisser plier.

Ces secousses, justement, semblaient s'amplifier. Et, comme pour lui donner raison, la planète connut sa propre séance de *« manipulation forcée »* : elle fit halte à la station *« Covid »,* comme un corps contraint à l'immobilité.

Les gouvernements, tels des chiropracteurs hésitants, tentèrent de redresser un système voûté, en injectant des milliards dans ses muscles fatigués, sans jamais détendre ses véritables points de tension.

T. y voyait la confirmation d'un principe que Heng lui répétait inlassablement : avant de corriger, il faut comprendre là où ça coince. Cette idée avait guidé, parfois à son insu, toutes les étapes décisives de sa carrière.

Cette pause, insignifiante en apparence, se mua sous ses yeux en un symbole puissant. Un rappel que la logique et l'ordre ne sont parfois que des illusions éphémères.

T. imaginait déjà le demi-sourire tranquille de Heng, celui qu'il arborait quand il jugeait les gens trop compliqués pour rien. Il aurait trouvé le point précis où tout bloquait et, d'un geste sûr, aurait rendu de la souplesse à l'ensemble. Mais désormais, cette main capable de rétablir l'équilibre n'était plus là, et l'échine collective se courbait un peu plus chaque jour.

La mort inattendue de son chiropracteur creusait un vide brutal.

Heng ne se contentait pas de réparer son dos : entre deux manipulations, il parlait de posture — pas seulement physique, mais existentielle. Il l'avait encouragé, au début de sa carrière, à observer avant d'agir. Ce conseil avait changé bien plus que sa manière de travailler : il avait façonné sa manière de se tenir face aux autres.

En levant les yeux vers l'actualité, T. retrouve ce même vertige. Le monde semble se battre contre lui-même : un conflit aux portes du vieux continent, un autre au cœur de l'Afrique, tout aussi meurtrier mais presque invisible. Entre guerres oubliées et influenceurs autoproclamés prophètes, la planète s'abandonne à un nihilisme bruyant et creux, incapable de retrouver son axe.

Heng lui répétait souvent qu'*« il faut parfois accepter de plier, mais jamais rompre »*. Cette phrase, anodine en apparence, lui revient comme un diagnostic universel. Le monde, lui aussi, vacille comme un corps fatigué : conflits, crises, déséquilibres… Les secousses ne viennent plus seulement des nerfs ou des muscles, mais des peuples et des nations entières. Le vertige est le même, qu'il s'agisse d'un dos en souffrance ou d'une planète à bout de souffle.

Et pendant que les bombes tombent quelque part, ailleurs les regards se fixent sur des écrans. L'attention se détourne du réel pour se perdre dans un théâtre où le drame n'est qu'un décor interchangeable.

Le culte de la célébrité occupe alors l'espace médiatique, donnant naissance à des monstres comme TikTok – nom que T. trouve toujours aussi *« débile »*. Dans ces univers, les apparences suffisent à ériger des ignorants en prescripteurs, et l'on suit la parole d'ignares devenus célèbres.

Voilà venu le temps des nouveaux apôtres.

La bascule vers la consommation instantanée s'opère, assumée. La quête de satisfaction immédiate prime ; peu importe sa durée, tant qu'elle est intense. Mais suivre un imbécile ne rend jamais intelligent.

Aujourd'hui, certains habitants de notre belle planète, globe agonisant, ne ressemblent plus à rien. Alors que l'accès à l'information semble infini, notre mémoire rivalise avec celle des poissons rouges. Les visages des femmes mûres deviennent le terrain de jeu de l'industrie esthétique. Pour combattre en vain les effets du temps, elles finissent par ressembler à des mérous : lèvres gonflées, peau tirée jusqu'à l'oubli. Le mythe de l'identique différent. Aller toujours plus loin, quoi qu'il en coûte.

Détester cette époque, est-ce forcément être dépressif ? T. ne le pense pas. Les mots de son chiropracteur résonnent encore en lui comme un mantra : *« Nous sommes des êtres complexes. Tu es complexe. Accepte tes défauts pour faire grandir tes qualités. »*

Tenir debout dans ce monde — littéralement ou figurativement — exige d'apprendre à observer avant d'agir. Et c'est bien cette leçon qui a guidé T., non seulement dans ses choix personnels, mais aussi dans son parcours professionnel.

Ces dernières années, T. suit à la lettre ces conseils. Il aime son quotidien. Dès son plus jeune âge, il voulait quitter le lycée pour plonger dans la vie active. Il voulait ressentir ce qui faisait douter et vibrer les adultes, l'excitation d'exercer des responsabilités, de gagner un salaire et de faire ce qu'il voulait de son argent.

À l'aube de la cinquantaine, une Rolex vintage au poignet, il *« réussit »*, comme dirait Jacques Séguéla. Il occupe un poste enviable

dans le secteur du conseil. Avant de devenir consultant junior, T. commence par servir des cafés, faute d'avoir le niveau d'études requis.

Pendant douze mois, il décrypte les codes de cet univers feutré et secret. Il écoute attentivement les échanges entre employés et team managers, déchiffrant patiemment leurs manies, leurs habitudes. Maîtrisant deux langues, il observe aisément les plus grands managers étrangers, comprenant ainsi les subtilités du métier. Rien de bien difficile au fond : tout repose sur une connaissance précise des dossiers, alimentée par une préparation intense. Avec Internet, toutes les informations utiles – et inutiles – restent à portée de main ; il suffit d'apprendre à faire le tri.

Sans aucun bagage technique ni académique, T. part à l'assaut de cet Everest, scrollant écran sur écran, jour après jour – un travail de titan. Vif et réactif, T. ne perd pas de temps. Entre deux photocopies, il se forme, collecte des données dans des fichiers Excel, les décrypte et les analyse. Il accorde un soin extrême aux méthodes. Il observe scrupuleusement les candidats lors des entretiens : leur posture, leurs vêtements. La plupart n'ont aucune allure : visages encore adolescents, costumes mal ajustés, cravates ternes. Lorsque la DRH les reçoit, on dirait un troupeau de moutons prêts pour l'abattoir. Ceux qui se distinguent deviennent dès lors immédiatement reconnaissables.

L'idée de T. est d'accepter les règles pour mieux les contourner, pour mieux se démarquer, s'en extirper et tenter sa chance. Dans un marché du travail sauvage et dérégulé, les études seules n'ouvrent plus forcément les portes. En plus d'une formation d'excellence, on demande désormais aux candidats de parler de leurs hobbies, de leurs passions, de leurs envies. Mais, pour tous les prétendants qui passent leur vie à étudier et à se saigner dans des jobs alimentaires misérables, il est bien difficile d'avoir une passion.

T. sait que son profil atypique lui causera des problèmes, mais il pense qu'en le mettant en avant, il peut déclencher l'étincelle dans l'esprit de la DRH. Il la croise tous les matins ; elle aussi a une vie de merde. Rien qu'à ses intonations et à sa manière de dire bonjour, il devine si elle a passé une bonne ou une mauvaise nuit. Parfois, il capte en vol ses conversations téléphoniques. Est-ce son mari à l'autre bout du fil ? Il l'ignore, mais il analyse suffisamment la voix de la quadragénaire pour reconnaître son humeur. Il sait qu'une restructuration peut la foutre à la rue, la faire pointer à Pôle Emploi. Elle recrute des gens, mais, à son âge, elle se sait sur un siège éjectable.

Toujours à la pointe des évolutions du marché du travail, elle peine à contenir la concurrence qui tambourine à sa porte : cette jeunesse armée d'impertinence, de soif de conquête et d'audace, sans foi ni loi.

Cruel et impitoyable, le monde de l'entreprise distille doutes, pressions et contraintes. Elle connaît mieux que quiconque ses conséquences directes et indirectes. Trop jeune pour la retraite, mais trop âgée pour son poste, elle se sait en danger. Déjà adepte de l'acide hyaluronique, elle envisage même un lifting, convaincue qu'elle saura, elle, éviter le visage figé de certaines de ses collègues. T. devine cette peur dans son regard.

Il continue de servir des cafés et de fermer sa gueule ; le meilleur poste d'observation. Jusqu'à ce qu'il découvre, sur l'intranet de la boîte, qu'un recrutement est en cours. Il saisit l'opportunité et obtient le poste, devançant tous les autres candidats, une cohorte d'abrutis nourris aux dogmes des grandes écoles. T. transforme ses défauts en qualités, répondant aux attentes de la direction avec brio et réflexion. Son travail d'observation paye. Il sent l'adrénaline l'envahir lorsqu'il s'installe à son bureau pour la première fois. Sa ligne directe, sa carte

de visite, sa secrétaire : à vingt-trois ans, il se sent prêt à tout conquérir et à faire tomber la monnaie. Quand T. se tient droit en salle de réunion, il repense à Heng : ce n'était pas qu'une question de dos, c'était une manière d'habiter l'espace.

Douze mois après son recrutement, T. fait des merveilles dans l'antre du capitalisme. Son entreprise empile les profits, ses poches grossissent aussi vite que son ascension. Il dépense avec largesse, n'oubliant jamais d'investir une partie de ses gains. Son équation est simple : un euro dépensé, un euro thésaurisé. Il sait que tout peut basculer. À l'image d'une partie de roulette russe entre deux alcooliques, rien ne le protège.

Il profite de chaque instant, plongeant à bras ouverts dans les méandres de la réussite sociale. Il sait qu'il jouera bientôt plus gros : un poste international important l'attend. Le combat sera sanglant, mais il se sent prêt à tout fracasser, même si sa chute peut être aussi fulgurante que son ascension. Ses dents rayent le parquet, son cœur pulse au rythme de ses courses effrénées sur les tapis des salles de sport.

Quand la décision de la direction tombe, T. ne fait pas de drame. Son profil n'est pas retenu ; un héritier plus naturel est choisi, fils de bonne famille au pedigree moins clivant. Est-ce que T. en reste offusqué ? Il s'en fout. Son capital accumulé lui garantit un excellent rendement. Ses investissements judicieux lui permettent, même sans travailler, de gagner de l'argent. *« Allez tous vous faire enculer », pense-t-il. « Je vais proposer mes services en freelance, à vous et à d'autres, et je n'aurai pas à supporter vos faces d'ordures ménagères quotidiennement. »*

Ce refus est ce qui lui arrive de mieux. Ne se limitant plus à une seule société de consulting, il devient une société à lui seul. Il travaille

avec qui il veut, quand il veut et comme il veut. Lorsqu'il écrit son dernier mail aux membres de son équipe et supprime son profil professionnel, il pense aux méandres du destin. Du bon côté du jeu, les poches pleines de stock-options, il n'a déjà presque plus besoin de travailler.

Néanmoins, son ancienne DRH lui revient à l'esprit, virée manu militari avec des indemnités légales comme seul parachute doré. Les excès de la chirurgie esthétique ont transformé son visage, désormais figé et difforme, entravant toute expression. T. a toute la vie devant lui. Mais elle ? Difficile pour elle de transformer ses échecs en victoires, comme il vient de le faire. Il sait pourtant que dans ce système, la frontière entre sa réussite et sa chute reste mince, aussi fine que celle qu'elle a franchie.

T., lui, regarde vers l'avant. Elle, vers un miroir déformant. Deux destins, un même système. Et le temps, comme dernier DRH universel, tranche sans appel.

Il se surprend à vouloir écrire à Heng, lui raconter cette victoire ironique. Mais le message resterait sans réponse. T. aurait voulu lui dire qu'il avait suivi son conseil jusqu'au bout : observer, puis agir.

Alors il se tait, laissant le vide répondre à sa place.

CEO

Il a tout quitté, tout conquis — et pourtant, un manque flotte, discret, tenace. Ce vide qu'on ressent parfois une fois la bataille gagnée, quand l'adrénaline retombe et que les trophées s'alignent, muets.

Puis septembre arrive. Doux. Ensoleillé. Un été indien comme un baume. Dans le salon, The Weeknd s'échappe des enceintes, sa voix chaude et trouble. T. adore ce type : l'enfant bâtard et génial de Prince et Michael Jackson, selon lui.

Dehors, la lumière dessine des dégradés subtils : violet, émeraude, bleu Klein. On vit bien, au sud de l'Europe. La journée commence comme les autres, calme et dorée, jusqu'à ce qu'un magazine traîne sur le comptoir de la cuisine. Becks en fait la couverture. Encore une. Une revue de management, sérieuse, à diffusion internationale.

Il fixe la photo un moment, hypnotisé par ce regard de prédatrice qu'il connaît par cœur. Et puis, presque malgré lui, un sourire lui vient. Pas de fierté tapageuse — plutôt une reconnaissance muette. Il l'a aimée pour ça, aussi : cette manière de ne jamais baisser les yeux.

En reposant le magazine, il se rappelle la toute première fois où il l'a vue — pas figée en photo, mais en mouvement, dans cette salle de réunion où l'air vibrait déjà de tension.

Leur maison sonne creux depuis que les jumeaux sont partis étudier aux États-Unis. Des années déjà. L'écho de leurs voix s'est éteint, mais leur départ a laissé de la place. De la place pour autre chose. Pour repenser le début.

*

* *

Depuis quelques années déjà, T. naviguait en tant que travailleur indépendant, s'épanouissant dans cette nouvelle vie qu'il s'était choisie. À l'approche de la trentaine, il avait gravi les échelons avec une aisance déconcertante, rencontré au passage une multitude de visages nouveaux, tissé des liens éphémères mais significatifs. Cette existence en *freelance* était devenue son chef-d'œuvre, orchestrée avec la précision d'une symphonie.

Au vu du chemin parcouru, tortueux, jonché de réussites autant que d'échecs, il ne se plaignait jamais du résultat. Autour de lui, une poignée de jeunes têtes brûlées, vives et brillantes, capables de se jeter sur un problème comme on se jette à l'eau. Bien entouré, il avait gagné de nouveaux clients, ouvert des marchés et pérennisé son activité. Dernièrement, il avait accepté une mission bien rémunérée et très intéressante : elle devait durer six mois et entrait exactement dans son champ d'action. Il s'agissait de faire dialoguer des esprits différents, de tracer une route claire au milieu du brouillard, de mettre en place les bons outils pour que chacun avance dans le même sens. Un travail à

cheval entre plusieurs mondes — complexe, exigeant, donc passionnant.

Ce fut lors d'une réunion de travail, alors que les esprits s'échauffaient, que les idées fusaient et que tous les problèmes étaient mis sur la table, que Becks entra dans la salle. Les collaborateurs de T., si souvent gais, joyeux et turbulents, se turent et changèrent brusquement d'attitude.

Leur cheffe d'équipe, presque exclusivement accaparée par les réunions et autres comités stratégiques, avait voulu faire un crochet par cette salle pour voir ce célèbre consultant à l'œuvre.

Lorsqu'il la vit entrer, une phrase de rap lui revint, brutale et drôle, comme taillée pour elle : *« J'arrive en balle, sans péridurale. »* Elle aussi, il le sentait, ne faisait pas dans la dentelle. Son regard, d'une autorité naturelle — pas celle, feinte, qu'impose un pedigree — l'avait accroché net.

— Bonjour, je suis Rebecca Santos, cheffe des opérations et responsable stratégique du développement.

— T., consultant indépendant, dit-il en plantant ses yeux dans ceux de la cheffe.

On lui avait déjà beaucoup parlé d'elle. Une main de fer, un humour sec, un agenda de ministre. La Margaret Thatcher locale, à ce qu'on disait.

Il avait hâte de vérifier. Il avait décidé de lui rentrer dedans, comme un boxeur attaque un sac de frappe. C'était un test ; au fond, cette mission ne constituait qu'un défi de plus. La perdre ne mettrait pas ses finances en péril. Il la provoquait afin de voir ce qu'elle avait dans le ventre. Allait-elle mordre à l'hameçon ?

Le piège tendu par T. fonctionna. Le *crush* fut instantané. Au grand étonnement de son équipe, Becks éclata de rire. Elle prit place à table et la réunion suivit son cours. Elle se termina dans un bruissement de chaises. Tandis qu'il glissait ses notes dans sa sacoche, il sentit une ombre se rapprocher.

— Dites-moi, à quel numéro puis-je vous contacter ?

Sa voix était plus basse qu'il ne l'imaginait, presque complice. Elle avait ce léger pli au coin des lèvres qu'on devine avant un baiser. Ses épaules, relâchées, son attitude soudain détendue, lui donnaient immédiatement un charme supplémentaire. Elle le draguait ouvertement, sans complexes.

Il lui demanda son téléphone et y enregistra son numéro sous le nom de T. Consultant. Il essaya de détourner les yeux de son corps galbé par des heures de Pilates, de sa ligne élancée, de son regard perçant, de sa peau de velours. Son maquillage discret la vieillissait légèrement : une manière de cacher sa jeunesse pour mieux affirmer son autorité dans son milieu professionnel. Qui se dissimulait derrière ce masque ?

Mystérieuse, secrète, sombre, elle ne laissait rien transparaître de sa vulnérabilité.

Son teint hâlé trahissait-il des origines africaines ? Était-elle métèque, comme lui ? Mais T. sentait déjà qu'elle cachait une fatigue ancienne, une armure patinée par les batailles.

Leur alchimie fut immédiate. Le soir même, ils se retrouvèrent à table, le vin étirant les phrases, les regards effaçant le reste du monde. Plus tard, dans l'obscurité, leurs corps se rejoignirent comme s'ils se reconnaissaient depuis toujours. Et pourtant, quelque chose de plus complexe vibrait sous cette simplicité.

Il le sentit dès les premières minutes : elle n'était pas une aventure, mais une trajectoire. Même si l'idée qu'elle devienne un jour la mère de ses enfants lui sembla, sur l'instant, presque risible, presque romanesque — il ne la repoussa pas.

Avec Becks, tout paraissait possible. Et surtout, tout paraissait urgent. Elle semblait inébranlable, et pourtant, dans la chaleur de ce silence à deux, T. percevait comme une usure discrète, polie par les années — celle qu'on cache sous le contrôle parfait.

Il ne s'agissait pas seulement de désir. C'était une rencontre entre deux puissances de feu, deux faims de vie qui se reconnaissaient.

Leur histoire ne tarda pas à être gravée dans le sillon : deux ans plus tard, naissaient leurs faux jumeaux. Il se souvenait encore de la petite main de son fils serrant son doigt à la maternité, et du cri aigu de leur fille qui avait fait rire Becks malgré l'épuisement. Le teint café crème, les yeux en amande, ils vinrent au monde avec les mêmes armes que leurs parents. La malice transpirait de leurs visages.

Devenus adolescents, ils choisirent de quitter ensemble la maison. Curieux de tout et soucieux de découvrir le monde et ses bruyantes contradictions, les jumeaux voulurent très vite apprendre d'autres langues, connaître d'autres pays et d'autres cultures. Ils quittèrent le nid comme on saute d'un avion : avec excitation, instinct et une confiance aveugle dans le parachute familial.

Dehors, la tempête grondait déjà — mais eux voulaient voler.

Vertigo

T. a besoin de S. comme elle a besoin de lui.

Dévoré par l'ivresse, le désir et le vertige, il se sent grandi à travers son regard étourdissant, désiré et désirable. Tout le monde la veut, tout le monde la dévore, tout le monde la regarde, mais il s'en fout. Il croit la reconnaître. Les mêmes fêlures, les mêmes délires, le même humour noir. Une perversion presque complice. Ne plus mentir, être honnête, ils le savent, c'est ce qui les lie. Inventer une relation impossible, c'est leur mission. Deux menteurs ensemble s'annulent, ils n'ont plus rien à se cacher. Même habillés, ils sont nus ; même à poils, ils sont fringués. On nage dans le ridicule. Le comble, c'est qu'ils l'ont toujours su, dès la première minute de leur rencontre. À l'instant même où leurs regards se sont croisés.

T. a toujours fait semblant, joué la comédie. Le mensonge est devenu son armure. Il navigue et joue avec les apparences. Il ment pour se protéger des autres, pour préserver cette part d'innocence qui lui donne la force de respirer et de continuer parmi les vivants. Une odeur de café froid lui revient, celle des matins où il s'inventait un sourire

pour affronter le monde. Vivre comme des animaux serait tellement plus simple : être des mammifères, vivre en clan, obéir au plus fort. Une relation dominant-dominé, la force du groupe pour affronter les temps de crise. Avec S., c'est cet instinct-là qu'il retrouve. Brut, direct, sans détour.

Notre conscience est venue dérégler l'ensemble de nos comportements. On s'emporte en famille, on s'emporte entre amis, on s'emporte en société. On se chérit, on se déteste, et notre curseur doit trouver la juste place au milieu de ce bordel ambiant. Alors, avec toutes ces conneries, on est difficilement honnête, difficilement vrai, difficilement nous-mêmes. On cherche à composer pour s'adapter à l'autre, pour le comprendre, pour le séduire, pour se marier, pour s'accoupler. La vie est une composition symphonique.

Elle alterne les crescendos et les décrescendos.

On joue au yoyo comme des petits morveux dans une cour d'école.

Un volet claque au loin. Coup sec. Silence.

Et dans ce jeu permanent d'adaptation, il se demande : a-t-il seulement été honnête une fois dans sa vie ? A-t-il toujours été honnête dans ses relations ? A-t-il déjà connu un tel électrochoc ? Ce besoin de tout exploser, tout expulser, comme un sportif individuel qui gagne une compétition après un match difficile ? S'il regarde dans le rétroviseur, il sait qu'il se ment à lui-même. Mais T. a déjà envie d'avancer. Malgré la fêlure de l'enfance, cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Quand la sentence tombera-t-elle ? Quand acceptera-t-il ce goût pour l'abîme ?

T. est happé tel un apnéiste vers le fond de la mer. Et la remontée risque d'être délicate — jamais à l'abri d'une syncope ou d'un œdème pulmonaire.

Il vit un séisme sentimental, un naufrage total.

S. a déjà plongé dans ses failles, touché du doigt les racines de ses tourments. Peut-être qu'un jour, elle décidera de prendre ses distances, de se préserver. Si tel est le cas, T. l'accepte sans rancune. La vie ressemble à ça : un puzzle d'instants qui se fracassent et se lient, entre cicatrices profondes et bouffées d'euphorie. Le véritable défi consiste à trouver cet équilibre fragile, celui qui nous distingue de l'animal, qui nous élève à la condition humaine.

Parfois, une étincelle suffit : elle enflamme tout, déclenche une tempête ou s'éteint dans l'indifférence. T. se tient à mi-chemin, ballotté entre deux mondes, ni dépressif ni apaisé, mais hanté par une dérive intérieure, un balancier mal ajusté. Peut-être est-ce pour ça que ce voyage a tout bouleversé : il a fait grincer le balancier. Ce tête-à-tête a agi comme une catharsis. Parler à S., c'est lâcher prise, déposer ses vérités sans filtre ni détour. Devant elle, le mensonge devient impossible, inutile.

Ce vertige qu'il ressent avec S., il ne l'a pas découvert avec elle. Il l'a toujours porté. Depuis les couloirs étroits de son enfance, entre une mère épuisée et un père fuyant.

T. se revendique homme, dans tout ce que cette définition contient de contradictions : à la fois fragile et résistant, pétri de doutes mais porté par une fierté brute, celle d'un chemin arraché à l'adversité. Nul besoin de nier les sentiments qui le traversent ; il les accueille, les regarde, les décode.

D'où il vient, la victoire n'allait jamais de soi. Sa mère, silhouette courbée dans des appartements inconnus, nettoyait les restes des autres. Son père, une guitare éraflée entre les mains, jouait des ballades tristes dans des bars déserts. Ces images peuplaient son enfance, modelaient ses rêves, mais T. ne s'y est jamais résigné.

Il se tient là, vulnérable et pourtant debout, conscient de ce qu'il a conquis, de ce qu'il a perdu. Le poids du passé ne l'étouffe plus, il l'habite.

T. reconnaît en S. un écho de lui-même.

Cette flamme qu'il a repérée dans ses yeux, une étincelle vibrante, une rage de vaincre qui ne laisse place à aucune naïveté. S. avance comme lui, portée par une soif de reconnaissance, façonnée par des batailles qu'elle a livrées seule. Elle a commencé tôt, multiplié les heures et encaissé les affronts. Combien de fois a-t-elle dû serrer les dents devant des regards condescendants, des remarques déplacées, des portes claquées au nez ? Dans ce monde où les ambitions féminines dérangent, elle n'a pas plié.

T. l'admire sans réserve. Elle improvise, ajuste, glisse entre les failles, caméléon qui épouse l'air du moment pour mieux s'y adapter. En elle, tout respire la liberté et la force brute. Il voudrait la remercier, lui dire combien son arrivée a bouleversé son existence, explosé ses certitudes, balayé ses choix comme un vent violent qui emporte tout sur son passage. Grâce à elle, il ne flotte plus dans ses habitudes ; il respire, il rêve, il agit.

S. n'a rien calculé, et c'est précisément cette spontanéité qui l'ébranle. Elle lui offre un chaos magnifique, une folie pure, dépourvue de masque ou de stratégie. Et si cela exigeait un prix, si son âme devait s'en trouver érodée, qu'importe. Tout ce qui compte, c'est ce feu qui brûle à l'intérieur, cette énergie qui le soulève chaque matin, qui aiguise sa volonté de tracer un chemin fidèle à ses valeurs, tout en flirtant avec l'inattendu.

*

* *

Son avion survole l'archipel des Baléares, où il était allé dans sa jeunesse. L'envie d'y retourner avec elle l'envahit. Faire la fermeture de la saison des discothèques au mois d'octobre. Il se voit déjà sur la plage avec S., les yeux des touristes braqués sur son corps de déesse.

Il en rêve la nuit.

Il veut qu'elle sache que les semaines écoulées depuis leur rencontre comptent parmi les plus riches de ces dernières années. C'était la fin du confinement. Les enfants et Becks partis, la vie avait repris. Pourtant, il s'était senti seul et vulnérable. Et S. est arrivée. Malgré son cœur en lambeaux, son âme en est sortie plus forte, plus puissante et plus déterminée que jamais. Une énergie inépuisable coule désormais dans ses veines.

Il adorerait continuer d'ouvrir de nouveaux chapitres avec elle, sur les rivages de la Méditerranée ou de la mer Adriatique. Où elle voudrait. Se fondre dans les rues et la cohue, se mélanger aux anonymes.

Il sait que tout peut s'arrêter dans l'instant.

Alors il ferme les yeux.

Il plonge à nouveau. Comme au premier regard.

L'air lui manque déjà, mais il ne remonte pas.

Ping Pong

Leurs rencontres se sont tissées en secret, par intermittence. S., dense et énigmatique, est devenue sa confidente involontaire. Elle déchiffre la vie de T. comme un livre grand ouvert. Leur relation, étrange et ambivalente, s'étire désormais sur plusieurs années et se fond harmonieusement dans la souplesse de leurs plannings.

S. le hante. Certaines nuits, son souvenir prend la forme d'un cauchemar. Celui-là même qui nous faisait mouiller les draps dans l'enfance, qui nous guidait vers le lit parental. La même terreur qui nous faisait tressaillir à l'adolescence devant Freddy Krueger et son pull rayé. L'innocence de l'enfance, réactivée et amplifiée par S., prend une tournure désagréable, sournoise, épineuse, pleine de bosses.

Allongée nue sur le dos, S. se laisse porter. Les mains chaudes et magnétiques de T. la soumettent. Elle ressent la pression de chacun de ses doigts, glissant sur son corps. Les yeux clos, elle s'interroge sur la manière dont elle en est arrivée là, à la merci de T. Elle le désire ici et maintenant, prête à être possédée, repossédée, dévorée. Lorsque T. glisse ses mains entre ses cuisses, elle le veut. Prête à être déchaînée, à se fondre, à se perdre, à l'anéantir.

S. connaît le danger, mais s'y abandonne. Elle sait que T. a ce pouvoir rare : deviner ses failles et les effleurer jusqu'à ce qu'elles deviennent désir. Allongée sur le ventre, les seins plaqués contre le matelas, elle s'abandonne. Mais T. prend son temps, ses mains effleurant délicatement la courbe de ses seins.

Quand T. lui chuchote à l'oreille : *« J'aime ta poitrine, tes seins sont parfaits »,* S. fond comme de la glace dans le désert. Elle le veut tout entier dans sa bouche, son sexe puissant dans sa gorge, l'engloutir entièrement quitte à s'étouffer, là, tout de suite, maintenant. *« Viens dans ma bouche, T., maintenant. »* Comme la fesse gauche et la fesse droite d'un cul, ils sont indissociables.

Le contact de ses tétons, tendus et réactifs sous ses doigts, fait monter en T. une tension sauvage.

Rien d'artificiel : juste la chair, le sang, la vérité d'un corps de femme qui a déjà donné la vie et dont chaque nerf vibre d'intensité. Pas de parasites tels que des implants, juste de la douceur. S. respire le naturel. Sa peau ambrée a la couleur du péché originel. Son épiderme, aussi doux que celui d'un bébé, glisse sous les mains de T. Il en ressent chaque millimètre alors que la vision de ses fesses parfaites le saisit. La foudre vient de s'abattre sur lui ; une secousse d'une violence sismique sans commune mesure, le raz-de-marée de la passion dévastatrice. Celui qui va te faire envoyer des SMS et des WhatsApp à pas d'heure, qui va te faire écrire que sans l'autre, tu n'es plus rien, qui va te transporter dans un univers où les règles sont abolies. Celui qui va te faire pénétrer dans un monde de plaisir rarement atteint. Celui qui te fera sentir unique. Celui qui te fera perdre la raison. T. a envie d'elle de manière innocente, presque puérile ; son désir devient viscéral et hypnotique.

Alors lorsqu'elle le prend dans sa bouche, leurs corps prennent feu. Ils s'emboîtent comme des bêtes en rut, car ils savent tous les deux que

leur entente, si rare et précieuse, ne sera qu'un épisode fugace de leur vie. Il la prend comme s'ils étaient seuls sur une île déserte, là où le temps n'a plus d'importance, où ils ne feraient plus qu'un.

Mais le temps finit toujours par reprendre ses droits.

Quelques heures plus tard, seul au volant, T. sent l'ambiance contemplative de *« Lower... »* de M83 imprégner l'habitacle, faire vibrer les enceintes et faire défiler les instants passés à deux. Une larme, au goût salé, tombe de son œil droit, douce et continue, humidifiant ses lèvres. Il déteste cette sensation de vulnérabilité, mais aime autant qu'il maudit ce plaisir qui prend naissance et s'amplifie au plus profond de lui. La passion se vit encore plus intensément quand elle est sans issue.

Son cœur tressaille. Il se détache de sa poitrine aussi férocement que le monstre d'Alien. Il le voit gisant, agonisant, battant à un rythme supérieur à celui émis par les enceintes d'une free party sauvage. Puis, doucement, il l'imagine s'éteindre comme un malade en phase terminale.

Et pourtant, des milliers de femmes plus jeunes, plus belles, plus éclatantes que S. existent. Pour tenter d'oublier S. – ou peut-être pour saboter définitivement sa relation avec Becks –, T. s'est aventuré dans les bras d'autres femmes. Des corps parfaits, lisses et calibrés, avec des seins dressés comme des promesses sous la lumière, des peaux satinées, des parfums délicats qui flottent dans l'air comme des aveux. Elles étaient irréprochables, jusque dans la courbe de leurs lèvres, jusque dans l'alignement de leurs gestes.

Mais il leur manquait quelque chose.

Ce je-ne-sais-quoi de dérangeant, presque inquiétant, qui brûle dans le regard de S. Ce subtil mélange de défiance, d'ironie et de cruauté. Un éclat de méchanceté à peine voilé, un soupçon de sadisme

dans la pupille. T. l'a perçu dès leur première rencontre, comme un avertissement silencieux. Ces attributs, qui auraient pu sembler si incongrus face à sa beauté brute et naturelle, l'envoûtaient. Il se sentait attiré, inexorablement, comme si son âme, tout entière, cherchait ce vertige.

Avec S., ce n'était pas seulement une histoire de chair, ni même de domination. C'était ce fil tendu entre eux, cette tension presque douloureuse, qui le ramenait toujours à elle.

Intoxiqué par ses sens, T. a plongé dans le vice et la luxure.

« Mords-moi, j'adore ça, T. Sentir tes dents sur mes fesses, c'est encore meilleur. J'aime avoir mal, je veux que tu me marques, t'avoir dans la peau. »

Dès qu'il s'est épris d'elle, il a su que cela ferait mal. Sans scénario favorable, ils savaient que leur histoire ne finirait pas bien.

S. tient T. au creux de sa main. Il est vulnérable, à sa merci, K.O. debout.

Famille

Et puis il y eut cette parenthèse. Cette étrange parenthèse où le monde entier s'arrêta, où les corps revinrent à l'essentiel. À la maison. Aux racines.

« Et je trouve ça moins aberrant que le cirque qu'est devenue la famille – au moins mes parents ne comptaient pas sur nous pour se sentir bien, ni pour combler je ne sais quel vide identitaire. Aujourd'hui, les gamins ont été convertis en accessoires essentiels pour la bonne image de leurs géniteurs. »

Virginie Despentes | *Cher Connard*

Alors que le monde entier se préparait à vivre en autarcie, les jumeaux profitèrent de leurs vacances pour venir voir leurs parents. Heureux de leur présence, Becks et T. organisèrent un séjour de quelques jours dans leur maison sur la plage. Ils avaient réussi à jongler avec leurs calendriers surchargés. Aux informations, on parlait d'une grippe qui dévastait la Chine. Cela semblait si loin, vu l'agitation frénétique qui régnait dans les rues jour et nuit.

Un matin du mois de février, T. amena Becks à l'aéroport et se mit à imaginer la ville bloquée, les restaurants fermés, les aéroports au trafic limité, alors que des avions décollaient et atterrissaient toutes les minutes. On vivrait un désastre économique. Cette réalité leur paraissait lointaine et improbable et pourtant… Alors lorsqu'ils virent, au milieu du mois de mars, leur ville se renfermer et les mesures de restriction apparaître, ils hallucinèrent. Scotchés devant la télévision, ils n'en revenaient pas. Les enfants allaient rester coincés dans la maison. Quant à leur vie professionnelle, les déplacements s'annulèrent les uns derrière les autres. Pour T. qui vivait de consulting en entreprise, la situation se compliquait. Pour Becks aussi.

En même temps, T. se réjouissait d'avoir les jumeaux avec lui : cela faisait des siècles qu'ils n'avaient pas passé un moment en famille tous les quatre. Un soir, il les observa, chacun derrière son écran, échangeant avec leurs amis tout en partageant le repas familial. Il pensa que c'était là tout le paradoxe de l'époque : connectés comme jamais, ils semblaient pourtant plus loin les uns des autres qu'ils ne l'avaient jamais été.

Dûment armés des autorisations nécessaires, ils prirent la voiture pour rejoindre leur maison de la plage, juste à temps avant que l'on ne puisse plus circuler sans être contrôlé. La résidence avait été terminée quelques mois plus tôt. Elle était immense, perdue au milieu de la pinède, de la lavande et de la nature sauvage. La piscine chauffée trônait au milieu des acacias et des pins reflétant la lumière du soleil en éclaboussures dorées. De grandes suites et un immense salon composaient le corps de la maison. Ils ne se marcheraient pas dessus, c'est sûr ! Pour se maintenir en forme, ils pourraient utiliser le tapis de course et les machines de musculation du gymnase avec vue. En

contrebas, la plage, sauvage, dont le fracas des vagues s'entendait jusqu'à la maison, s'étendait sur des kilomètres sans aucun vis-à-vis. Une invitation à la balade les pieds dans l'eau de l'océan ombrageux.

Enfermés tous les quatre, ils profiteraient du vrai luxe : l'espace et le silence, bien loin des appartements en ville aux surfaces minuscules. La vie a ce côté injuste de séparer les hommes. Peut-être que les jumeaux se chamailleraient… comme ce matin où Aline accusa Mathéo de monopoliser la connexion pour ses cours alors qu'il regardait discrètement un résumé de match. Dix minutes plus tard, ils préparaient ensemble un gâteau, riant comme lorsqu'ils étaient enfants.

Il était loin, le temps de l'innocence, lorsqu'ils venaient, les cheveux décoiffés, se blottir contre le torse de leurs parents pour partager un rêve, un cauchemar ou simplement être là. Partager leurs joies, leurs peines, leurs doutes et leurs tristesses, cet amour pur et sans contrepartie. Les protéger du chaos qui règne dehors. Malgré leurs agendas surbookés, Becks et T. avaient toujours trouvé du temps pour être aux côtés de leurs enfants, leur servir de modèles et de référents. Des disputes ? Oui, il fallait de temps en temps leur faire entendre la voix de la raison, mais aussi leur inculquer les valeurs de la famille et du partage. *« Vous êtes des privilégiés, mais la vie n'est pas aussi facile pour tout le monde. »* Leur apprendre à être autonomes, à ne jamais dépendre de personne, mais aussi leur donner les clés pour reconnaître le ou la partenaire qui les fera grandir.

Les visioconférences s'enchaînaient à un rythme frénétique ; le collège pour les enfants et le travail pour les parents. Chacun devant son ordinateur portable ou sa tablette digitale suivait la vie à distance. Le soir, ils se réunissaient autour de la table de la salle à manger pour de longs repas durant lesquels ils débattaient de cette situation si

irréelle. Le feu de bois venait réchauffer le froid sec du mois de mars, distillant chaleur et confort.

L'humanité vivait un de ses évènements les plus intrigants et les plus fascinants.

L'homme voulait encore une fois défier la mort mais n'était pas préparé ; les gouvernements enfermèrent leurs populations faute d'être correctement armés contre cette menace invisible. T. secoua la tête. En plein XXIe siècle, pensait-il, on aurait dû faire mieux. Dans certains endroits du monde, les plus faibles tombaient comme des mouches, les gens perdaient des proches sans même pouvoir les embrasser une dernière fois. Une véritable loterie sans règle ni valeur faisait tourner la faucheuse à plein régime.

T. profita de chaque minute de ce monde parallèle, où le ciel, débarrassé des gaz des avions, brillait de mille feux, où l'écho du silence résonnait dans les rues libérées de leurs passants. Il exploita au maximum la présence des jumeaux, dessinant et redessinant les contours de ce monde si complexe et ambigu. *« Becks, je suis heureux quand nous sommes tous les quatre sans rien pour nous distraire, juste nous, notre famille et cette incertitude du lendemain. »* Il ne croyait pas si bien dire : les enfants allaient définitivement quitter le domicile familial à la fin du mois de juillet.

La fin de l'hiver apporta un parfum de liberté. Les enfants comptaient les jours. T. aussi, mais pas pour les mêmes raisons : lui savait que chaque lever de soleil rapprochait leur départ.

Les soirées, plus longues, s'accordaient avec le début des levées des restrictions, rendant les derniers jours encore plus savoureux. Ce fut un immense bonheur d'avoir pu partager ces moments en famille autour

de feux de cheminée. Becks et T. en avaient profité pour se retrouver sous les draps.

Leurs peaux avaient changé depuis leur première rencontre ; le poids de l'âge se faisait sentir, mais ils prenaient soin de leur physique, s'alimentaient sainement et pratiquaient une activité physique quotidienne. Lorsque T. terminait un *conference call*, il en profitait pour scruter sa femme qui, elle aussi, avait les yeux rivés sur son ordinateur toute la journée. Il la trouvait belle, séduisante, et en plus elle était disponible là, tout près de lui. Mais les occasions de pouvoir être seuls étaient rares, alors, lorsqu'ils se retrouvaient dans la douche ou sous la couette, le feu ne s'éteignait pas.

Bien au contraire ! Ils aimaient faire l'amour. Un peu de préliminaires, mais pas trop. Ils savaient ce que l'autre aimait pour atteindre cette fontaine de plaisir, ce moment si intime où l'on s'abandonne quelques instants, transi de plaisir et de douceur.

La fin du confinement approchait et le silence allait à nouveau occuper chaque recoin de la maison, car les enfants se préparaient à rejoindre leurs collèges à l'étranger.

Les avions redécollaient et le monde reprenait son quotidien fait d'échanges globaux et d'intercommunications instantanées. Qu'est-ce que notre génération avait appris de cette parenthèse ? Serions-nous capables d'en tirer les conséquences et les enseignements ? L'humanité reproduirait-elle les mêmes erreurs ?

T. et Becks en doutaient.

L'expérience leur avait appris que l'on ne changeait pas les gens. En revanche, l'effet de groupe fonctionnait : la société accouchait de nouveaux phénomènes qui apparaissaient ensuite dans le dictionnaire, comme MeToo ou le wokisme. T. observait les fils d'actualité défiler. Ici, tout le monde avait un avis. Tout, tout de suite. Les réseaux sociaux

avaient abattu les cloisons, mais aussi la patience. Il se disait que, désormais, il fallait marcher sur un fil : dire sans trop dire, au risque d'être classé, rangé, annulé.

Notre concentration était réduite à sa plus simple expression, et notre mémoire n'avait rien à envier à celle des poissons rouges. Les jumeaux devraient désormais apprendre à naviguer au milieu de ce *« monde d'après »* encore plus digitalisé par la menace invisible du virus.

Quant à Becks et T., ils allaient reprendre la route, jusqu'aux frontières européennes dans un premier temps. Le matin de leur départ, les valises prêtes, Aline et Mathéo se retournèrent une dernière fois vers la maison. T. sentit un pincement : ce silence annonçait déjà celui d'un nid bientôt vidé.

En cette fin d'avril, l'orage grondait, avec son lot de pluies torrentielles et dévastatrices, ses nuages sombres et bas. Amusé par ces nouvelles perspectives, le couple se regardait avec amour et tendresse, pleinement conscient que la parenthèse venait de se fermer définitivement.

Le silence allait revenir. Mais cette fois, il ne serait plus le même.

Pensées

« Outrenoir pour dire : au-delà du noir, une lumière reflétée, transmutée par le noir.

Outrenoir : noir qui, cessant de l'être, devient émetteur de clarté, de lumière secrète.

Outrenoir : un champ mental autre que celui du simple noir. »

Pierre Soulages

Le confinement s'est refermé comme une parenthèse. Le monde a repris sa course, bruyante, floue. Et lui, T., s'est remis en marche. Avec ses vieux réflexes : penser trop, écrire beaucoup, et se perdre dans ses obsessions.

T. écrit. Il sait que, derrière la barrière des mots, des lettres, des phrases se cache notre timidité, mais qu'ils nous permettent aussi d'exprimer les sentiments de manière claire et consciente.

Il sent S. lointaine, comme si elle se protégeait. Qu'est-il pour elle ? Est-il devenu un harceleur sentimental comme les trous du cul qui lui envoient des messages chaque fois qu'elle change de photo de profil WhatsApp ? Il préférerait qu'elle le bazarde comme une merde. La

franchise, cette arme de destruction massive, peut tout détruire mais aussi lui permettre de grandir. Tendu comme un string ficelle, T. avance sur une corde raide au-dessus du vide.

Il l'imagine aussi complexe qu'un tableau de Soulages, dont les surcouches de noir cacheraient la pureté des sentiments. Il revoit cette soirée où, dans un bar minuscule, elle avait éclaté de rire en lui lançant : *« Arrête de tout analyser, t'es fatigant. »* Il s'était tu, mais cette injonction, mi-tendre, mi-sèche, avait planté un clou dans sa mémoire. A-t-elle autant de profondeur ? Sait-elle seulement qui était ce peintre ? Pourquoi la met-il sur un piédestal ? S. ne se soumet pas aux diktats de la société ni à la banalité qui afflige tant T. Il a adoré ça chez elle dès les premières minutes de leur rencontre. Il lui a confessé qu'avant, il haïssait se prendre en photo ou prendre des photos. Maintenant, T. immortalise chaque voyage, chaque émotion, étudiant les angles et la lumière pour obtenir le meilleur cliché possible.

Calme et lucide, T. relit ses écrits dans le train qui l'amène vers une conférence. Il avait oublié ce plaisir si simple et si pur de lire. S. lui a ouvert les yeux. Lira-t-elle ses confessions ? Quel sera son verdict ? Peu importe. Ce ne sera pas la première mandale qu'il se mangera dans la tronche. Dans son imaginaire, il la voit toujours et continue de voyager avec elle. Et elle, quel est son imaginaire ?

Quel que soit le destin qui les attend, T. saura l'encaisser. S. lui a ôté la peur et offert une armure invisible. Ce sentiment de toute-puissance, euphorisant et libérateur, coule désormais dans ses veines. Il se demande comment un simple sourire peut changer une trajectoire entière — et si elle en a seulement conscience.

Comment la remercier ? Il couche ses impressions sur le papier d'un geste assuré. Le ton est offensif. Depuis leur rencontre, il se sent invincible, comme porté par une force supérieure.

Un été, T. était parti seul en randonnée dans les Alpes. Il aimait le bruit des torrents et les routes sinueuses comme la vie. Il passa la journée à se perdre au milieu de la nature et des chèvres. De retour au village, il fit un détour par la coopérative qui vendait les meilleurs fromages de la région. Il fut abordé par une des gérantes, qu'il connaissait d'une autre vie. Il se souvenait d'elle et de son regard triste ; désormais, ses yeux pétillaient. Elle lui dit qu'elle le trouvait aminci et très élégant malgré ses habits informels. Il se rappela alors à quel point, avant S., il se foutait de plaire, d'être sexy, et s'habillait n'importe comment. Maintenant, il se rasait avec précision tous les trois jours, portait avec fierté son âge et aimait l'image qu'il reflétait dans le miroir. Et quand il matait une fille et qu'il la savait belle, il guettait sa réaction pour voir si elle aussi le regardait avec désir… L'irruption de S. avait bien changé la donne, et, encore une fois, il voulut la remercier.

Il se pose alors la question : au bout du compte, finiraient-ils par se croiser sans même se parler, comme deux anonymes ? Ça lui fait peur, l'excite et l'intrigue à la fois. Il aimerait lire dans une boule de cristal ou bien dans les lignes de la main afin de connaître leur futur.

T. arrête d'écrire. Une fois sa relecture terminée, il ne souhaite qu'une chose : que le monde s'interrompe net, que le bruit se taise, pour qu'il puisse enfin l'embrasser — doucement, furieusement, comme si elle était sa délivrance.